

DU CAMBODGE À EMMAÛS

Claire LY

Claire Ly, mère de trois enfants, vit en France depuis 1980. L'ancien professeur de philosophie née bouddhiste s'est convertie au catholicisme. Aujourd'hui, à travers ses conférences, l'auteur nous fait partager son expérience humaine et spirituelle, invitant inlassablement les deux religions à progresser ensemble.

Claire Ly enseigne le bouddhisme à l'ISTR (Institut de Sciences et Théologie des Religions) de Marseille. Son premier livre, Revenue de l'enfer, publié aux Éditions de l'Atelier en 2002, traduit en italien et en polonais, lui a donné l'occasion d'évoquer à travers plus de trois cents conférences données dans toute la France, l'histoire du Cambodge et son parcours de foi exceptionnel.

Original en français

Je situerai mon partage en trois parties. Je vous parlerai donc :

- de la femme déplacée... 1^{er} temps
- de la femme immigrée... 2^{ème} temps
- de la femme disciple ... 3^{ème} temps

Ces trois temps, je voudrais avec vous les placer sur un plan d'ouverture. Je ne m'appesantirai pas sur mes propres souffrances. Mais j'essaierai de vous amener à voir comment le fil peut se renouer à chaque rupture douloureuse. Je fais bien sûr allusion ici au texte intitulé 'Le tisserand' sur votre site, lors de votre assemblée générale à Rome au mois de mai. J'ai beaucoup aimé ce texte :

Notre vie est comme un tissu qui s'élabore,

Un tissu dont je ne sais pas ce qu'il sera,

Mais qui, autour de nous, peu à peu, se tisse sans modèle ni dessin savant.

À chacun de ces trois temps, nous situerons ensemble la rupture et nous

analyserons ensemble les instants où le fil de la vie se renoue pour repartir...

1^{ère} Rupture : la femme déplacée...

Entre 1975 et 1979, je suis devenue étrangère sur la terre de mes ancêtres...

Les déplacements massifs de population forment une arme redoutable utilisée par les totalitarismes depuis des siècles. Les Khmers rouges ont utilisé les trois armes courantes de toute dictature du XX^{ème} siècle : le déplacement en masse de la population, la peur et la famine.

- Le déplacement de la population avait pour but de disperser tout noyau de résistance possible. Chacun de nous perdait ainsi ses points de repère. Les gens des villes avaient l'impression d'être dans un pays inconnu en arrivant à la campagne. Les gens de la campagne voyaient beaucoup de visages inconnus envahir en vingt-quatre heures leur village, leur hameau... Les uns comme les autres ne savaient plus qui était ami ou ennemi. C'était un déséquilibre psychologique important.
- Ce déséquilibre psychologique permettait aux Khmers rouges de faire naître la peur paralysante. Cette peur faisait perdre à la plupart d'entre nous la clairvoyance de notre conscience morale. Nous basculions ainsi dans l'ignorance vue par le bouddhisme comme la source de tout mal.
- La famine amplifiait la peur jusqu'à la démesure. On avait peur, car on ne pouvait plus s'appuyer sur la raison. Il était impossible de raisonner dans le bon sens quand notre corps était privé de tout. Tout Khmer de naissance sait par sa culture bouddhique que les mortifications extrêmes ne sont pas des conditions favorables pour développer la méditation et la réflexion.
- *Comment penser « juste », comment avoir une compréhension « juste » quand mon corps n'a plus les moyens d'existence « justes » ?* Revenue de l'enfer (p. 51)
- *Le morceau de bois dans cette mer déchaînée, c'est la haine, la colère, la révolte.* Revenue de l'enfer... (p. 52)

La rupture : se retrouver étrangère dans son propre pays – séparation importante entre les villes et les campagnes au Cambodge – une séparation qui permet aux Khmers rouges d'utiliser la haine des classes... **Perte identitaire** dans la politique du peuple pur...

Tentatives de renouement : Utilisation des matériaux spirituels de ma tradition - Objet mental pour sortir des sentiments mauvais... Nomination du Dieu des Occidentaux – Un cri nu d'une femme qui ne cherchait nullement à se composer une image...

Paradoxalement, la bouddhiste éprouvait le sentiment d'être accompagnée... Sans avoir pour autant les mots pour parler de cet accompagnement... Peur de l'illusion.

- *En fait, je ne sais pas ce que j'attends vraiment. Le silence est total, troublé seulement par le bruit de mes pas. Mais il se dégage de ce silence une quiétude profonde. Il se passe, comme si mon cœur s'était enfin réconcilié avec lui-même, après tant de trahisons, tant de haines, tant de vengeances...*

Ce silence est si étrange ! Je ne le ressens pas seulement comme une absence de bruits mais comme une présence habitée. Revenue de l'enfer (p. 102).

Il se passe ici comme une **irruption** de quelqu'un ou de quelque chose **d'indicible** dans ma vie. Le Dieu Amour est venu marcher avec moi dans la haine.

Résultat : La vie redémarre comme une prise de conscience que je ne suis pas seule à subir cet enfer. Je suis capable de voir la souffrance des autres, la souffrance de tout un peuple... L'accompagnement de ce Dieu étrange fait que la bouddhiste que j'étais est devenue capable de compassion... Conscience d'appartenir encore à un groupe, à un peuple...

2^{ème} Rupture : la femme immigrée...

En 1980, je suis arrivée en France avec mes trois enfants, ma mère, ma petite sœur, et mon petit frère... en tant que réfugiée politique... Nous étions accueillis à Roissy par France Terre d'Accueil.

Rupture importante : **rupture de la culture...**

Mais tout d'abord qu'est-ce qu'une culture ?

Je vous cite la définition de l'UNESCO en 1982 :

La culture donne à l'homme la capacité de la réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains rationnels, critiques et engagés...

C'est à partir de la compréhension de la culture comme ensemble des traits spirituels, intellectuels et affectifs qui donnent à chacun de nous la capacité de réfléchir sur lui-même, que je voudrais partager avec vous quelques éléments de réflexion.

L'immersion dans une autre culture est d'abord vécue comme une violence psychologique. C'est un **décentrement important** que de chercher à connaître une autre culture.

Florence Lacour-Bourgoin sur le thème de l'exil (*Chemins d'exil*, DDB, 1999) : « **Chaque forme d'émigration produit inévitablement par elle-même une sorte de déséquilibre. On perd — ceci aussi, il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre — quelque chose de sa verticalité, quand on ne sent pas sa propre terre sous ses pieds, on perd de sa sûreté, on devient plus méfiant à l'égard de soi-même** ».

« *Quitter, c'est parfois aller, dans la souffrance, à la découverte de soi* »...

Quand vous voyagez pour un court séjour dans un pays étranger, vous parlez de dépaysement mais pour les gens déplacés, les immigrés, c'est la rupture... Rupture avec la culture dans laquelle on a été formé.

Cette rupture fait que l'on perd son équilibre, sa verticalité car les gestes les plus simples de la vie deviennent un casse-tête chinois...

(ex : *La politesse dans la rencontre... Salutations ...*)

Le déséquilibre est le résultat des violences psychologiques auxquelles on est si peu préparé(e)...

La violence de la langue... J'ai vécu cela par procuration... Mes enfants et ma propre mère...

Dans l'apprentissage de la langue, la bonne volonté ne suffit pas... Un certain professionnalisme est nécessaire... Psychologiquement cela fait beaucoup d'avoir un statut d'étudiant comme tout un chacun... L'apprentissage de la langue ne peut être approché que comme œuvre de charité.

La langue française est le premier élément pour nous aider à retrouver l'équilibre. C'est l'étape nécessaire pour se faire respecter... Oui, pour se faire respecter, il ne suffit pas de **baragouiner** le français, il faut le parler jusqu'à pouvoir exposer ses idées et dire le plus profond de soi-même avec cette langue étrangère. Je sais bien que cela n'est pas à la portée de tout immigré...

À signaler en passant, qu'une langue s'apprend en immersion, dans le pays même – séjour linguistique (les Français au Cambodge et les étrangers en France...).

Une peur se trouve vissée au cœur des parents immigrés : c'est la peur de la **fracture des générations**. Nous les immigrés, nous savons pertinemment au fond de nous-mêmes que nos enfants vont être « autres » que nous. Car la culture dans laquelle nos enfants vont être immergés n'est pas la même que celle qui nous a construit(e)s.

La peur de cet 'autre' amène à la construction d'un communautarisme très fermé. Personnellement, je pense qu'il est beaucoup plus réaliste d'accepter cette fracture, de la poser, de l'analyser afin de pouvoir construire le pont après.

Tant que la fracture n'est pas acceptée, aucun projet de pont n'est possible.

C'est un fait. Il faut accepter que ma culture d'origine ne soit pas forcément celle de mes enfants. Ces derniers sont arrivés petits en France, et ils ont appris à grandir dans la culture française. C'est cette dernière qui les accompagne dans la construction de leur vie adulte. Pour mes enfants, leur culture d'origine est la culture française... S'ils se tournent vers la culture khmère, cette dernière devient leur culture d'adoption...

Certes, mes enfants sont baignés dans la culture française, mais ils ne seront jamais comme des français de souche. Car ils ont reçu quand même de leur mère, un autre regard, une autre façon d'aborder les choses essentielles de la vie.

Il y a comme une autre musique dans leur façon d'être français. Cette musique vient de la rencontre avec la culture d'origine de leur mère...

Les ruptures : Être vue comme celle qui gêne, comme une assistée,

- Transparence totale... Perte de la verticalité...
- Rupture dans la transmission... Mes enfants ne seront pas exactement comme moi. Car ils vont avoir une autre culture que moi...

Le renouement : Le fil conducteur qui fait que la vie va recouler à flot est une rencontre : la rencontre avec l'Évangile de Jésus-Christ.

L'Évangile va me permettre de me redonner de l'épaisseur à mes propres yeux. C'est très dur d'être transparente, d'être celle que l'on tolère, d'être l'objet de la charité des autres.

Peut être est-ce une partie de la Bonne Nouvelle que Jésus-Christ vient nous apprendre : vous existez pour Quelqu'un, vous avez du poids pour lui, vous êtes inscrits sur la paume de Sa main... (Pierre Claverie - Petit traité de la rencontre et du dialogue p.39).

La liberté de Jésus de Nazareth

Ne se laisser accaparer par aucun groupe, ni la famille, ni la religion

Sa fidélité à lui-même...

Sa faculté de se remettre en question dans la rencontre avec la syro-phénicienne (Marc 7,24)

Réaliser que le Dieu, Père de Jésus-Christ n'est pas un Dieu qui s'impose, mais un Dieu qui respecte la grandeur de l'homme...

La Bonne Nouvelle va amplifier la grandeur de l'homme dans le bouddhisme.

Le résultat : un désir de **devenir disciple** – auditrice pendant un an.

3ème Rupture : la femme disciple...

Devenir disciple de Jésus-Christ implique un grand changement, changement de voie spirituelle... Je suis devenue une convertie...

Situation inédite : être une convertie.

Quand on arrive dans une nouvelle communauté, on se laisse plus ou moins accaparer par elle. Parce qu'on se sent flatté par l'accueil, on se laisse coller des étiquettes... Les gens sont contents de montrer les convertis, « leurs convertis »... On en arrive à ne voir sa conversion que par le « miroir fabriqué par la communauté ».

J'essayais de dire ma foi avec les mots que la communauté catholique de France me communiquait. Mais ces mots sonnaient malheureusement creux, parce qu'ils n'avaient pas été intégrés dans ma vie... Je vivais comme s'il y avait déconnexion entre ma vie de tous les jours et ma foi chrétienne... Je vivais avec mon image reflétée par le miroir fabriqué par la communauté...

Dans presque toutes les communautés religieuses, on a la fâcheuse idée de voir la conversion comme un changement complet. On pense plus ou moins inconsciemment que le converti a changé radicalement : avant il était mauvais, après il est devenu saint... Le fameux retournement radical des philosophes... Même dans la tradition bouddhique on voit la conversion comme un changement radical.

Au début de mon baptême, je me regardais donc dans ce miroir. Je voyais ma conversion dans le sens de la compréhension courante : la conversion comme changement de religion, de tradition. La conversion qui plaît tant aux gens « religieux » de toutes traditions confondues. La conversion qui rassure la communauté qui accueille sur le « bien-fondé » de ses croyances, de ses rites, de ses soi-disant vérités...

J'ai vécu tout cela sous le regard critique, moqueur même de la bouddhiste en moi... C'est justement ce regard qui m'empêche de basculer complètement dans « la conversion idole »...

Mon idole c'était à cette époque la conversion comme un état permanent de grâce... Je suis devenue chrétienne, j'ai donc été lavée plus blanc que la neige... Mais cet état n'a pas duré longtemps... J'ai eu droit à des difficultés importantes à cause du choc des cultures.

Je me sentais perdue, je n'arrivais pas à adhérer au discours occidental de l'Église. Car comme l'a écrit Maurice Bellet dans *Passer par le feu*, (Éd. Bayard) :

Nous n'imaginons pas à quel point notre religion chrétienne est

la religion de l'Occident, à quel point elle est marquée par ce qui, de fait, pourrait bien entrer (ou s'enfoncer) dans une crise majeure.

Dans cette crise, j'ai donc laissé ma tradition d'origine, c'est-à-dire le Bouddhisme, interroger ma foi chrétienne...

La rencontre « dialoguante » entre les deux pensées en moi, allait purifier chaque jour un petit peu plus ma « conversion », ma perception, ma compréhension du monde, ma façon de saisir les vérités de ma vie, ma façon de recevoir la Parole du Seigneur...

J'appelle ce dialogue, dialogue 'intra-religieux'. Ce mot intra-religieux n'est pas de moi mais de Panikkar. Le dialogue intra-religieux va parler de la rencontre entre deux cultures, deux traditions spirituelles dans la même personne. Pour moi, c'est la rencontre entre la tradition bouddhique et la tradition chrétienne.

Je ne suis pas chrétienne et bouddhiste, mais je suis une chrétienne catholique venue du bouddhisme, nuance importante...

Ce dialogue intra-religieux n'est pas le fruit d'une **décision intellectuelle, théologique ou missionnaire** de m'asseoir et d'argumenter sur les deux cultures, sur les deux religions. Non, je n'ai pas la chance d'avoir ce **confort intellectuel** des personnes qui dialoguent à travers des concepts philosophiques et religieux. J'ai été entraînée dans ce dialogue intérieur par un mal-être, un mal-vivre. Je me trouve dans un non confort intellectuel total. Un non confort qui agit comme une force de décentrement, une sortie de soi.

Pour mon équilibre personnel je dois relever un défi. Ce défi consiste à trouver l'harmonie...

L'harmonie est la valeur commune à tous les pays d'Asie ; elle est considérée comme une vraie voie spirituelle, une voie qui ne casse pas, une voie qui établit une rencontre harmonieuse, comme une symphonie mélodieuse, une symphonie de couleurs...

Cette harmonie, cette symphonie se dessine dans ma vie par le dialogue entre deux cultures, deux traditions spirituelles, deux religions.

Personnellement j'ai mis beaucoup de temps pour oser parler en public de ce dialogue intérieur, même si je le vis quotidiennement. Ce sont des retours sur ma terre natale qui m'ont donné l'audace de le mettre sur la place publique.

Il se passe au cours de ces voyages de mémoire dans la déchirure, dans la souffrance, comme si la chrétienne ménageait alors un espace d'hospitalité à la bouddhiste que j'étais. J'ose enfin écouter avec tout mon être la voix de la bouddhiste.

L'audace d'écouter la voix de la bouddhiste découle paradoxalement d'un sentiment d'appartenance très fort. La rencontre avec les Khmers catholiques m'a fait prendre conscience que je suis fille de l'Église de France. J'ai bénéficié de la solidité de cette vieille dame. Elle m'a structurée dans ma façon de vivre ma foi en Jésus-Christ, même si elle m'énervait de temps en temps par sa lourdeur, sa lenteur. Je bénéficie du confort intellectuel et spirituel que mes compatriotes au Cambodge n'ont pas... Cette appartenance posée, intériorisée, permet alors à la chrétienne catholique de vivre un dialogue de vie avec la bouddhiste.

Ce dialogue de vie a fait naître une **hospitalité spirituelle** entre la bouddhiste et la chrétienne. Cette hospitalité est vécue dans un respect en vérité de l'une envers l'autre. Aucune des deux ne cherche à convertir sa compagne de route, ni même à la convaincre de quoi que ce soit... Ce compagnonnage est au-delà de tout synchrétisme facile. Comme il est au-delà de tout relativisme dissolu. C'est un chemin d'Emmaüs où Cléophas échange avec son compagnon avant que le troisième ne vienne les rejoindre.

Sur cette route d'Emmaüs, nous faisons toutes les deux l'expérience que souvent notre horizon s'élargit par nos échanges, nous pressentons quelque chose d'indicible... La chrétienne catholique va dire « Mon cœur était tout brûlant au-dedans de moi... » Et la bouddhiste va dire que ses entrailles ont été remuées. Mon foie et mon fiel... C'est dans ce cœur à cœur avec la bouddhiste, que la chrétienne catholique comprend la phrase :

« Ne pensez pas que je suis venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » Mt 5, 17.

Ici ce n'est pas le christianisme qui accomplit le bouddhisme, mais c'est l'Esprit du Seigneur qui accomplit ma compréhension personnelle des choses essentielles de ma vie.

Rupture: *Appel à devenir disciple*

Renouement: *Envoi à la rencontre de la bouddhiste dans le dialogue*

Résultat: *Hospitalité spirituelle*